

Fangio, élément moteur

Eduardo Berti revient sur une rencontre de jeunesse avec le champion automobile

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

carrière par la Nouvelle Vague). Au Tabou aussi, Marc'O rencontre les trois frères Vian, qui jouent dans l'orchestre du clarinettiste Claude Abadie, et devient très ami avec Alain Vian, qui comme lui «*ne cherchait ni la gloire, ni la fortune, rien de tout ça; on voulait vivre, il s'agissait de vivre. C'était une soif. On dansait*».

Virage au théâtre. A la même époque, il devient proche du philosophe Jean Wahl qui a été pour lui «*comme un maître*». Il crée en 1951 «*Soulèvement de la jeunesse*», un mouvement puis un journal du même nom qui prônait «*la révolution au service de la poésie*», puis ce sera *Ion* en 1952, où «*figure d'ailleurs le premier texte jamais publié de Debord*». En 1954, il écrit le long métrage expérimental *Closed Vision* «*qui essayait de s'inscrire dans les pas de James Joyce*» et qui fut présenté à Cannes par Cocteau et Buñuel en 1954. Influencé par Brecht, Roman Jakobson et Lacan, Marc'O séduit par son approche volontaire et militante de la création, parmi les pages les plus passionnantes de *l'Art d'en sortir*. Son virage dans le théâtre semble son apogée avec des pièces montées à la Grande Séverine chez Maurice Girodias (comme *les Playgirls*) puis le succès des *Bargasses* au Théâtre Edouard VII et des *Idoles* adapté au cinéma... Mais non, pendant les décennies qui vont suivre, Marc'O ira encore ailleurs dans un «*faire*» permanent. «*Il y avait chez Marc'O cette volonté permanente de rupture, et cette inquiétude de savoir comment et par où, par quelles lignes de fissure les choses changeraient*», en dit Jean-Noël Picq, qui l'a connu d'abord avec Jean Eustache et Jean-Jacques Schuhl quand il venait à la Coupole. Une des clés de sa trajectoire et de cette personnalité adepte du collectif se trouve dans cette phrase du début de *l'Art d'en sortir*: «*Il faut dire que je suis un périphérique. Je n'aime pas être le centre. La centralité n'explique pas les choses. Selon moi, ce sont les périphériques qui font les centres pas le contraire. Si on se situe au centre, on s'enterre. C'est pourquoi j'ai toujours été en marge.*»

GÉRARD BERRÉBY ET MARC'O
L'ART D'EN SORTIR

Avec la collaboration de Sébastien Coffy, Allia, 304 pp., 18 €.

MARC'O DÉLIRE DE FUITE Edition établie par Gérard Berréby et Safa Hammad, Allia, 192 pp., 12 €.

Un jour de 1979, Eduardo Berti et son ami Fernán traversent Buenos Aires (l'écrivain de langue espagnole et française y est né en 1964), prennent deux bus et arrivent dans le quartier excentré où les attend Juan Manuel Fangio. Fangio: légende de la course automobile, incarnation de la vitesse. En deçà de quel âge n'a-t-on jamais entendu «*Vas-y Fangio?*» Munis de leur magnétophone à cassettes, les deux garçons viennent interviewer «*le demi-dieu national*», le héros, cinq fois champion du monde, quatre fois à la suite entre 1954 et 1957. Ils ont créé un magazine sportif. Non qu'ils soient eux-mêmes sportifs, c'est l'esprit du sport qui les intéresse. On voit bien, sans qu'il soit besoin de les énumérer, les valeurs qui peuvent exalter un cœur adolescent, courage, dépassement de soi. Sinon, ils s'intéressent plutôt au cinéma, à la musique, aux livres, comme tout le monde. Justement, ils veulent parler d'autre chose.

«*J'ai encore du mal à m'expliquer pourquoi Fangio, le plus grand sportif du siècle (chez nous on l'appelait comme ça, sans crainte de l'hyperbole), allait du lundi au vendredi, jours fériés compris, travailler dans une concession automobile. Avait-il besoin de cela ?*» Mais *Faster*

n'est pas vraiment un livre sur Fangio, même si l'entretien réalisé alors court jusqu'à la fin du livre, par bribes, disparaissant, réapparaissant tout à trac. La disposition en brefs chapitres rend le procédé naturel. Première intervention: «*Qu'est-ce que la compétition automobile pour vous? La compétition a été un moyen pour moi. Très jeune, j'avais la passion des moteurs, je voulais apprendre la mécanique. Mon père voulait que je travaille avec lui comme maçon, mais je préférais les voitures [...]*» La modestie de Fangio est telle qu'il semble le premier étonné de ses exploits, et de ses réponses, note rétrospectivement Berti adulte.

Téléphoner chez Mercedes, obtenir un rendez-vous, traverser des quartiers dont on ne soupçonnait pas l'existence, poser des questions, boire un verre de lait proposé par Fangio, peut-être même monter dans la voiture de course qui trône dans l'entrepôt: les choses s'enchaînent comme si rien n'était exceptionnel, et pourtant ça l'est. Bien sûr, se dit-on, c'est la vie telle qu'elle s'est présentée ensuite qui fait de cet entretien «*une ligne de démar-*

cation». Mais Eduardo Berti se plaît à penser le contraire, que Fernán et lui sont devenus grâce à cette rencontre les hommes qu'ils devaient être. Ils ont continué, pendant quelques années, à signer ensemble leurs interviews de stars. Puis Fernán est resté journaliste cependant que Berti a «*migré vers le pays de la fiction*» – il a aussi migré vers une autre langue, un autre continent, installé à Paris puis à Bordeaux où il vit toujours, avec sa femme et son fils, lequel a son mot à dire dans cette histoire, renvoyant le passé de l'auteur à «*un âge de pierre*».

S'en allant à rebours, vers l'enfance, *Faster* est dans la continuité d'*Un père étranger* et d'*Un fils étranger*, parus à La Contre Allée en 2021, traduits par Jean-Marie Saint-Lu. Fernán surgit dès le début comme l'ami inattendu, l'ami idéal pour celui qui n'avait jusqu'alors que des copains. Il n'est pas tout de suite évident

qu'Eduardo Berti se sert de la course comme métaphore, et que le chemin emprunté avec le fanzine de son adolescence – d'abord photocopié par les parents au bureau, puis ronéoté – mène à la littérature. «*Fangio laisse entendre que gagner est plus qu'une question de vitesse, qu'être rapide est plus qu'une question de vitesse. Que la clé réside dans l'art de choisir la*

«**Fangio laisse entendre que gagner est plus qu'une question de vitesse [...] Que la clé réside dans l'art de choisir la moindre lenteur pour chaque moment.**»

moindre lenteur pour chaque moment. [...] Une vitesse optimale, construite à force de réticence, à coups de judicieuses décélérations.» *Faster* avance de cette manière, avec un calme apparent, avec d'agréables détours, quitte à inventer quelques détails pour épauler l'exactitude du souvenir.

Emmanuel Bove, Marguerite Yourcenar, Julio Cortázar, Karl Kraus et quelques autres balisent la piste. La référence essentielle reste George Harrison, l'auteur de la chanson *Faster* (1979) dédiée à la mémoire du coureur Ronnie Peterson. La première fois que l'Eduardo Berti du livre s'est trouvé assis dans un bus à côté de Fernán, celui-ci lui a demandé s'il aimait les Beatles et lequel des quatre il préférait. Cela a toujours été George, «*mon favori comme talent discret et élégant*». Il s'avère que le jeune Berti est tombé amoureux des Beatles en écoutant une chanson qui n'était pas d'eux, mais de Los Shakers, un groupe uruguayen. ◆

EDUARDO BERTI FASTER La Contre Allée, 180 pp., 20 € (ebook: 13,99 €).